Document généré le 12 oct. 2024 01:41

Études littéraires africaines

La littérature arabophone du Soudan, reflet de sa richesse culturelle

Xavier Luffin

Numéro 28, 2009

Littératures du Soudan

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1028791ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1028791ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Luffin, X. (2009). La littérature arabophone du Soudan, reflet de sa richesse culturelle. *Études littéraires africaines*, (28), 26–30. https://doi.org/10.7202/1028791ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA LITTÉRATURE ARABOPHONE DU SOUDAN, REFLET DE SA RICHESSE CULTURELLE

Le Soudan recèle un foisonnement insoupçonnable de langues, de cultures, de traits physiques, de religions, de croyances et de coutumes, et cette diversité se reflète très largement dans la production littéraire du pays.

Certes, l'idée du Soudan comme carrefour du monde arabe et de l'Afrique est déjà présente en 1968 dans le célèbre roman *Mawsim al-hijra ilâ al-shimâl* (Saison d'une migration vers le nord) de Tayyib Saleh. Toutefois, cette apparente diversité y est finalement très théorique : le héros du roman, Mustapha Said, se décrit à plusieurs reprises – parfois à travers les yeux de ses interlocuteurs – comme étant à la fois africain et arabe :

> – De quelle race êtes-vous ? me demanda-t-elle. Êtes-vous Africain ou Arabe ?
> – Je suis comme Othello, Arabe et Africain, répondis-je.
> – Oui, dit-elle en regardant mon visage. Votre nez ressemble à celui des Arabes sur les photos, mais vous n'avez pas les cheveux raides et noirs des Arabes.
> – Effectivement, c'est bien moi. Mon visage est arabe, comme le désert du Roub Al-Khali, mais ma tête est celle d'un Africain s'agitant comme un enfant polisson[1].

Mais au-delà de cette dimension strictement physique ou géographique, destinée à souligner l'opposition entre l'Occident d'une part, l'Afrique et le monde arabe d'autre part, l'africanité du Soudan est au bout du compte pratiquement absente de ce livre. Si l'auteur accepte donc la diversité culturelle de son pays, – il l'utilise même comme argument –, elle n'est toutefois décrite qu'en des termes très généraux.

Chez de nombreux autres auteurs, la mosaïque soudanaise apparaît de manière beaucoup plus concrète. Bien sûr, certains utilisent – souvent de manière non systématique – leur propre spécificité culturelle pour mettre cette diversité en avant. Ainsi, Ibrahim Ishaq plante généralement le décor de ses nouvelles et de ses romans dans l'ouest du Soudan, au Darfour, sa région d'origine. Abkar Adam Ismail fait de même dans son roman *Ahlâm Bilâd Al-shams*[2] (Les rêves du pays du soleil), qui se déroule dans le cadre bucolique et exotique d'un village du Kordofan, Al-Danager. D'autres donnent à la Nubie, où se trouvent leurs racines, un rôle prépondérant dans quelques-unes de leurs œuvres. Ahmad Al-Malik, par exemple, dans les nouvelles de son recueil *Nûra dhât al-dafâ'ir*[3] (Nora la jeune fille tressée), revient à plusieurs reprises sur son identité nubienne, notamment à travers les souvenirs de son enfance et la question de la langue maternelle. Hisham Adam a également publié un

---

[1] Saleh (T.), *Mawsim al-hijra ilâ al-shimâl*. Beyrouth : Dar al-'Awda, p. 42.
[2] Adam Ismail (Ab.), *Ahlâm Bilâd Al-shams*. Khartoum : Markaz al-dirâsât al-sûdâniyya, 2001.
[3] Al-Malik (A.), *Nûra dhât al-dafâ'ir*, Khartoum : Dar 'Azza, 2006.

roman, *Ard al-mayyit*[4] (La terre de la mort), entièrement consacré à la Nubie. Muhammad Akasha Khalil va encore plus loin dans son recueil de nouvelles, dont le titre même, *Qisas min bilâd al-Nûba*[5] (Nouvelles du pays des Nubiens), indique qu'il est entièrement consacré à sa région d'origine. C'est aussi le cas de romanciers dont les racines sont dans le sud du pays, comme Stella Gaetano ou John Orleo Okaj, qui décrivent en arabe une réalité politique et culturelle du sud, la guerre civile vue par les villageois et les déplacés par exemple. Pour autant, nous verrons plus loin qu'Ahmad Al-Malik ou Hisham Adam ne se limitent pas à la Nubie comme cadre culturel de leurs livres en général, tout comme Stella Gaetano ou Ibrahim Ishaq ne se bornent pas à écrire respectivement sur le Sud-Soudan et le Darfour ; bien au contraire, parler de leur culture d'origine ne les conduit nullement à nier les autres cultures du pays.

Même lorsqu'un auteur prend sa région d'origine pour cadre de ses œuvres, la multiculturalité du Soudan transparaît en général ; ainsi, lorsque Ibrahim Ishaq parle de l'ouest du Soudan, il ne décrit pas pour autant une région culturellement uniforme : Arabes, Fours, Bilalas et Mbororos se croisent dans les villes et villages de la région, comme dans son recueil de nouvelles *Nâs min Kâfâ*[6] (Les gens de Kafa). De même, Ibrahim Bashir, un autre auteur originaire du Darfour, décrit un bidonville d'Al-Obeid et sa population tout aussi bigarrée : Arabes, Fours, Peuls, Kordofaniens, Dinkas… Ce foisonnement culturel se retrouve chez bien d'autres auteurs. Dans son roman *Al-kharîf ya'tî ma'a Safâ* (Safa ou la saison des pluies), Ahmad Al-Malik joue littéralement avec la mosaïque des populations, de leurs coutumes et de leurs langues :

> L'ordre règne, Monsieur le Président, la nation tout entière renaît […]. Les Dinkas dansent à nouveau le *malwal*, les Missiriyya se trémoussent au rythme du *mardoum*, les habitants des Monts Nouba exécutent la *kambala*, les Nubiens la danse du *kourkin arjid* et les Shaygiyya le *dalib* […]. Pendant que les jeunes de la tribu des Zandés et de celle des Shillouks dansaient le *tajbandili*, Monsieur le Président désigna dans la fièvre de la danse une jeune fille gracieuse, d'une éclatante beauté[7].

Cette multiculturalité du Soudan se traduit aussi par la langue, voire les langues autres que l'arabe moderne utilisées par l'auteur. Alors que la narration est écrite en arabe standard, comme le veut la norme littéraire, les dialogues sont très souvent rédigés en arabe dialectal. Il s'agit généralement de l'arabe parlé à Khartoum ou de l'arabe soudanais véhiculaire, mais certains auteurs utilisent d'autres variantes dialectales de l'arabe soudanais, parfois plusieurs dans le même texte : l'arabe de Juba, la *lingua franca* du sud du pays,

---

[4] Adam (H.), *Ard al-mayyit*. Le Caire : Sindibad, 2009.
[5] Akasha Khalil (M.), *Qisas min bilâd al-Nûba*. Riyadh : Al-qisas al-qasira al-'arabiyya, 2006.
[6] Ishaq (I.), *Nâs min Kâfâ*. Khartoum : Markaz A. Al-Mirghani, 2006.
[7] Al-Malik (A.), *Safa ou la saison des pluies*. Paris : Actes Sud, 2007, p. 179.

est présent dans *Ojello*, le roman de Hashem Aburnat[8], ou encore dans la nouvelle *Walîma ba'd al-matar*[9] (Un festin après la pluie) de Stella Gaetano. Ibrahim Ishaq, quant à lui, utilise souvent l'arabe du Darfour dans ses nouvelles, tandis que d'autres auteurs – par exemple Khaled Eways, John Orleo Okaj et Hashem Aburnat dans les œuvres précitées – font usage de l'arabe mal parlé des déplacés sudistes qu'on retrouve dans les grandes villes. Par ailleurs, des langues autres que l'arabe font parfois leur apparition, comme le nubien dans la nouvelle *Nûra dhât al-dafâ'ir*[10] (Nora aux cheveux tressés) d'Ahmad Al-Malik, ou même l'anyuak dans *Ojello*, mentionné plus haut.

En fait, il ne s'agit nullement, chez tous ces auteurs, d'une recherche d'exotisme, ni d'un idéalisme désireux de confronter le discours politique officiel – dominé par la composante arabe et musulmane du pays – à une autre vison du monde. Les auteurs décrivent tout simplement le Soudan tel qu'il est aujourd'hui : que l'on se rende à Khartoum ou dans une autre ville du pays, même de petite dimension, on est frappé par l'hétérogénéité culturelle, confessionnelle et linguistique de la population. On entend des langues différentes dans la rue, des chansons en arabe, en nubien et en amharique, on croise des gens habillés différemment – des Arabes enturbannés et des Mbororos maquillés, des femmes musulmanes portant le *tob* traditionnel et des filles sudistes en jeans, le visage découvert –, on passe à côté d'une mosquée puis d'une église… La contrée a toujours été composée de cultures différentes, mais la création du Soudan en tant qu'État – et donc la possibilité de se déplacer à l'intérieur de ses frontières – et les guerres civiles ont encore favorisé la mobilité des personnes, si bien que l'on peut se retrouver dans une ville de la province du Nil Bleu, à l'est du pays, et y rencontrer, outre les diverses populations locales, des Arabes venus de Khartoum, des Dinkas du sud, des Zaghawas du Darfour et des individus venus des monts Nouba. Les uns sont venus faire du commerce, les autres ont été affectés là par l'administration ou par leur entreprise, d'autres encore ont été chassés par la guerre. À ceux-là viennent s'ajouter des individus venus des pays voisins comme l'Érythrée ou l'Éthiopie, les uns chassés par la guerre eux aussi, les autres venus faire du commerce ou chercher un travail, sans parler des pasteurs comme les Mbororos qui circulent avec leurs troupeaux entre le Niger, la RD Congo, la République centrafricaine et le Soudan notamment, sans se soucier des frontières interétatiques.

Mais si cette multiculturalité du Soudan, rassemblant à la fois Arabes, Nubiens, Dinkas, Shillouks et autres, s'est renforcée dans l'histoire moderne du pays, elle ne s'inscrit pas moins dans le temps, et ses racines sont anciennes. Quelques romans historiques viennent rappeler cette réalité, comme le célèbre livre d'Ibrahim Ishaq, *Akhbâr al-bint Miyâkâyâ*[11] (L'histoire

---

[8] Aburnat (H.), *Ojello*. Le Caire : H. Aburnat, 2006.

[9] Gaetano (St.), *Zuhûr Dhâbila* (nouvelles). Khartoum : Dar 'Azza, 2005, p. 31-42.

[10] Al-Malik (A.), *Nûra dhât al-dafâ'ir*. Khartoum : Dar 'Azza, 2006.

[11] Ishaq (Ib.), *Akhbâr al-bint Miyâkâyâ*. Khartoum : Markaz al-dirâsât al-sûdâniyya, 2001.

de la jeune Miyakaya), qui relate des événements censés se dérouler au 16e siècle dans la région du Nil Blanc, mêlant Arabes, Dinkas, Shillouks et autres populations du pays. Les romans d'Al-Hassan Bakri participent de la même idée, notamment le roman *Sumr al-fitna*[12] (La discorde), qui s'inspire de la conquête musulmane des derniers royaumes nubiens ; et l'on pourrait dire la même chose de *Mahr al-siyâh*[13] (Le conseil des cris) d'Amir Tagelsir, qui se déroule dans un ancien royaume du Darfour.

Toutefois, la mise en évidence du multiculturalisme peut aussi permettre aux auteurs de dénoncer le centralisme culturel du gouvernement et de ceux qui occupent traditionnellement le pouvoir au Soudan, eux qui mettent en avant la culture arabe et islamique au détriment des autres composantes du pays. Certains auteurs insistent non pas sur leur culture d'origine, mais sur celle d'une autre composante de la population : la culture de l'Autre. C'est le cas de Hisham Adam dans sa nouvelle *Lanji*[14] (Lanji), qui relate la vie d'une déplacée nommée Lanji, contrainte de se rendre à Khartoum après la destruction de son village par l'armée, dans le sud du pays. Khaled Eways également, dans son roman *Watan khalfa qudhbân*[15] (Une nation derrière les barreaux) et Hachem Aburnat dans *Ojello*, déjà évoqué, se mettent dans la peau de personnages du sud pour mieux décrire leurs malheurs : guerre civile, exode, racisme… Ici, s'identifier à l'Autre permet de critiquer l'attitude des autorités et de s'en dissocier clairement, de souligner que tous les gens du nord du pays ne cautionnent pas la politique gouvernementale, dont ils sont eux aussi les victimes. Dans les dernières lignes de sa nouvelle, le narrateur demande à Lanji de lui pardonner le sort que lui a réservé la capitale, elle qui a été contrainte de quitter le sud du pays, décrit auparavant de façon idyllique :

> Lanji, toi qui étais hier cueilleuse de cacao, te voilà aujourd'hui vendeuse de merissa [alcool traditionnel souvent confectionné et vendu en cachette par les déplacés du sud]. Voilà Khartoum : juste un immense bar. N'oublie pas l'Équateur dans tes prières, qui ne connaissent ni la flatterie ni l'hypocrisie. Voilà Khartoum, comme elle n'avait jamais été auparavant. Ses journées sont remplies par des grappes de gens qui circulent dans ses artères pourries, et ses nuits par les traces de ces pas zigzaguant et titubant. Pardonne-moi, Lanji, j'aurais dû te révéler la vérité avant que tu ne goûtes davantage à ton rêve ![16]

Enfin, une dernière manière de mettre en évidence la multiculturalité du Soudan consiste à replacer le pays dans un cadre géographique plus large. Chez Ahmad Al-Malik, les personnages circulent parfois d'un pays à l'autre sur le continent africain, du Mozambique à l'Afrique du Sud en passant par le Congo et le Tchad, comme pour bien montrer l'appartenance assumée du

---

[12] Bakri (Al-Hassan), *Sumr al-fitna*. Le Caire : al-sharika al-'âlamiyya, 2002.
[13] Tagelsir (A.), *Mahr al-siyâh*. Damas : Ward, 2004.
[14] Adam (H.), « Lanji la vendeuse de marissa », dans *Nouvelles du Soudan*. Paris : Magellan, 2009.
[15] Eways (K.), *Watan khalfa qudhbân*. Londres : Al-Saqi, 2002.
[16] Adam (H.), « Lanji la vendeuse… », *op. cit.*, p. 57.

Soudan à l'Afrique. Chez d'autres, ce sont les immigrés venus des pays voisins qui entrent en scène. Ce sont d'abord les Africains venus de l'Ouest et présents depuis des générations, voire des siècles au Soudan : les Haoussas et les Peuls dans *Al-Zindiyya*[17] (Al-Zindiyya) d'Ibrahim Bashir, dans *Ahwâl al-muhârib al-qadîm*[18] (Les états du vieux guerrier) d'Al-Hassan Bakri ou dans *Safa ou la saison des pluies*, ouvrage déjà évoqué d'Ahmad Al-Malik ; ou encore les Bilalas tchadiens et les Mbororos, une population d'origine peule, dans *Les Gens de Kafa*, le livre d'Ibrahim Ishaq mentionné plus haut.

Parallèlement, les gens venus des pays voisins apparaissent eux aussi fréquemment dans la littérature. Il s'agit souvent de personnages marginaux – une prostituée éthiopienne dans la nouvelle *Sabiyyun min aqsa al-janûb*[19] (Un garçon de l'extrême sud) d'Ahmad Al-Malik, une jolie vendeuse de thé dont s'éprend le héros dans *'Awwâ al-muhâjir*[20] (Awwa le migrant) d'Amir Tagelsir – qui se font encore une fois l'écho de la réalité socio-économique et politique de la région, les réfugiés étant nombreux au Soudan, tant dans les villes que dans les camps où ils sont regroupés.

Mais le foisonnement de références aux composantes africaines du Soudan ne doit pas laisser penser que les écrivains opposeraient, à une composante africaine multiforme, une composante arabe monolithique. Dans *Zahf al-naml*[21] (Le pas de la fourmi) Amir Tagelsir joue avec les appartenances tribales des Arabes soudanais et fait apparaître toute une série de tribus arabes entretenant entre elles des rapports pour le moins complexes : Mahasna, Shabagra, Souweyya et autres, écho des Rizeygat, Shaygiyya, Baggara… Yagoub Adam Saed al-Nour fait exactement de même dans *Nazrat ishtihâ'*[22] (*Un regard plein de désir*), un roman qui a pour toile de fond les événements dramatiques du Darfour, et où même les noms des tribus arabes, jouant avec les noms des couleurs, se font l'écho du conflit : Khudur, Abayda, Azarga…

En conclusion, l'identité du Soudan est souvent perçue comme multiple par ses auteurs, qui la revendiquent comme telle, à la fois arabe et africaine, musulmane, chrétienne et animiste. Mais au-delà, l'arabité et l'africanité du Soudan ne sont pas seulement deux composantes de l'identité soudanaise : chacune se décline encore en une variété de composantes.

■ Xavier LUFFIN

---

[17] Bashir (Ib.), *Al-Zindiyya*. Damas : Ittihâd al-kuttâb al-'arab, 1994.

[18] Bakri (Al-Hassan), *Ahwâl al-muhârib al-qadîm*. Khartoum : Markaz Al-Mirghânî, 2004.

[19] Al-Malik (A.), *Sabiyyun min aqsa al-janûb*. Dans *Nûra dhât al-dafâ'ir*. Khartoum : Dar 'Azza, 2006.

[20] Tagelsir (A.), *'Awwâ al-muhâjir*. Al-sharika al-'âlamiyya, 2003.

[21] Tagelsir (A.), *Zahf al-naml*. Le Caire : Al-Ayn li-l-nashr, 2008.

[22] Saed Al-Nour (Y.A.), *Nazrat ishtihâ'*. Toronto : Key Publishers, 2009 ; *Un regard plein de désir*. Trad. Xavier Luffin (*idem*).